

Cette fiche synthèse résume les principaux constats du mémoire de maîtrise en travail social intitulé Jeunes adultes non-binaires : expériences ayant influencé la construction et l'affirmation de leur identité de genre.

CONSTRUCTION ET AFFIRMATION DE L'IDENTITÉ DE GENRE DES JEUNES ADULTES NON-BINAIRES

Maxime Plante, M. trav. social

Kévin Lavoie, Ph. D. sciences humaines appliquées

Annie Fontaine, Ph. D. service social

Contexte

Au Canada, les personnes non-binaires représentent 41 % des individus de 15 ans et plus issus de la pluralité des genres, une proportion qui atteint même 48,5 % chez les 15-34 ans (Statistique Canada, 2022, 2024). Alors que les personnes non-binaires partagent plusieurs expériences communes avec les personnes trans, des recherches révèlent qu'elles se distinguent à différents égards. À titre d'exemple, elles sont en moyenne plus jeunes, ont plus souvent été assignées fille à la naissance et sont plus rarement hétérosexuelles (Navarro et al., 2021; Reisner et Hughto, 2019; Statistique Canada, 2022). La compréhension et l'affirmation de leur identité de genre tendent également à survenir plus tardivement, avec un recours moindre aux transitions sociales, légales et médicales (Navarro et al., 2021; Reisner et Hughto, 2019; Tatum et al., 2020). Dans cette perspective, l'étude qualitative exploratoire menée dans le cadre d'un mémoire de maîtrise en travail social visait à examiner les expériences associées à la construction de l'identité de genre des jeunes adultes non-binaires, ainsi que les facteurs ayant influencé leurs choix en matière de transition.

Cadre analytique et méthodologique

Les résultats dégagés reposent sur une analyse secondaire de 15 entrevues menées entre 2018 et 2020 dans le cadre du Projet de recherche partenariale SAVIE-LGBTQ, auprès de jeunes adultes non-binaires de 18 à 29 ans qui résidaient au Québec. L'ensemble des personnes participantes décrivaient leur orientation sexuelle (OS) autrement que comme hétérosexuelle. Le cadre conceptuel mobilisé intègre entre autres des concepts du modèle de construction identitaire de Bajoit (2003, 2009) et de Mellini (2003, 2009), ainsi que la notion d'exclusion sociale et les dimensions de vie en société proposées par Billette et Lavoie (2010). S'inspirant de Paillé et Mucchielli (2021), l'analyse thématique en continu effectuée a quant à elle permis de dégager trois grands thèmes.

Résultats

En arriver à mieux comprendre et à identifier son genre : entre embûches et éclaircissements

Le premier thème met en lumière les éléments ayant contribué à la compréhension et l'identification des participant-es à la non-binarité. Plusieurs récits décrivent une construction identitaire profondément marquée par l'hétérocinormativité, dès l'enfance et l'adolescence. Ceci a généré une impression de différence chez plusieurs, incluant pour Mandy¹ : « Au secondaire, j'ai toujours été une personne qui ne s'est jamais sentie comprise, sur ce que je ressentais et ce que je pensais ». Des sentiments d'inconfort, d'incongruence ou des situations de conflits ont fréquemment été évoqués au sujet des attentes genrées déposées par l'entourage. Quelques personnes partagent que leur expression de genre a suscité de l'intimidation. Kaya explique ainsi avoir été persécutée à l'école parce que son corps, en tant que personne assignée fille à la naissance, était considéré comme trop musclé. Dans bien des cas, ces expériences se sont combinées à du rejet et à de la violence liée à l'OS des participant-es, réelle ou présumée. Zhany confie d'ailleurs avoir été battue par sa mère après que cette dernière ait appris qu'elle était lesbienne. Pour sa part, Frédérique rapporte que la détresse causée par la LGBTphobie environnante a contribué à ce qu'elle effectue une tentative de suicide.

De façon générale, ces épreuves se sont souvent accompagnées de difficultés à comprendre son genre. Pour l'ensemble de l'échantillon, cette compréhension est survenue quelques années, voire plusieurs années après la reconnaissance de leur OS. Pendant l'interlude, certain-es ont tenté d'expliquer leur ressenti par des hypothèses erronées, par exemple en attribuant leur inconfort à leur orientation sexuelle (ex. « Je dois vouloir être un gars parce que je suis lesbienne »). De façon similaire, Louis rapporte que sa puberté a représenté « une horreur » qu'il n'arrivait pas à articuler, tandis que Sky raconte qu'une intense dysphorie corporelle l'a conduit à se mutiler.

C'est dans ce contexte que l'accès à des modèles issus de la pluralité des genres a constitué un point tournant pour la majorité des participant-es (témoignages de personnes trans et non-binaires trouvés sur le web, membres de l'entourage ou personnalités publiques qui mentionnent ouvertement être non-binaires, etc.). Dans certains cas, ces ressources ont accentué des questionnements préexistants face à l'identité de genre ou ont motivé des recherches pour en apprendre davantage sur cette thématique. Comme l'évoque Mikinak, le contenu consulté peut apaiser l'impression de différence en donnant le sentiment d'être lié-e à une communauté plus vaste : « Malgré le fait que... des fois on veut s'éloigner des étiquettes, en même temps, ça reconforte ». De son côté, Nikita fait part des sentiments de légitimité qui l'ont habitée lorsqu'il a côtoyé des personnes non-binaires plus âgées qui utilisaient aussi les pronoms *they/them*. Cela l'a amené-e à réaliser que la non-binarité n'était pas « une niaiserie inventée par des adolescent-es sur Internet ». Pour des personnes participantes, notamment celles dont le genre est fluide, les informations obtenues ont offert de précieux repères pour comparer et clarifier leur ressenti. C'est ce que raconte Sky, pour qui la découverte de la non-binarité a même représenté une forme d'épiphanie :

« Ça a tout changé. J'ai fait : "Oh my god, libération ! J'ai du vocabulaire pour exprimer des choses que je ne comprenais pas. Je suis cette personne-là !" ». (Sky)

Ces nouvelles clés de compréhension ont conduit plusieurs personnes à se sentir plus confortables avec une identité non-binaire, à s'y identifier et à commencer à la vivre plus ouvertement. Si des expériences positives ont découlé de cette démarche, des défis considérables y sont aussi associés.

¹ Des pseudonymes sont utilisés dans la fiche.

Vivre plus ouvertement sa non-binarité : une source d'exclusion sociale

C'est pratiquement la totalité des participant-es (13/15) qui mettent en relief que le fait de vivre plus ouvertement leur identité ou leur expression de genre s'accompagnait de diverses formes d'exclusion sociale touchant plusieurs des dimensions définies par Billette et Lavoie (2010) : exclusion symbolique, sociopolitique, institutionnelle, économique et celle des liens sociaux significatifs. Le récit des personnes interviewées laisse entrevoir que *l'exclusion symbolique* s'est plus particulièrement manifestée par une méconnaissance généralisée de la non-binarité ou la présence de stéréotypes à son propos. Plusieurs ont souligné que cette identité était largement incomprise, comme le résume May :

« Les gens ne savent même pas que ça existe. Ça ne fait même pas partie de l'univers du possible dans leur tête. À la base, je pense qu'il y a beaucoup de gens qui ont plein de questions sur les personnes trans binaires, mais je pense qu'il y a encore moins de compréhension pour les personnes non-binaires ». (May)

Les jeunes adultes rencontré-es relatent que cette méconnaissance entraîne fréquemment un fardeau éducatif lors de leur affirmation identitaire, où iels doivent expliquer leur réalité, et parfois répondre à des questions intrusives ou menaçantes. Alix, à titre d'exemple, mentionne qu'on lui demande souvent « Es-tu un gars ? Es-tu une fille ? ». Un inconnu l'a même accosté dans la rue pour l'interroger à ce sujet et avec insistance pendant près de 20 minutes. Alix confie que la récurrence de ces altercations l'amène à craindre pour sa sécurité. Une autre facette qui rejoint l'exclusion symbolique est le fait que des personnes déplorent un déficit de vocabulaire pour décrire avec précision leur vécu et leur identité de genre. En processus de « décolonisation de son genre », Mikinak s'attriste que les termes traditionnellement utilisés par des communautés autochtones au sujet de la pluralité des genres aient été effacés par la colonisation. De façon similaire, Felicia regrette que le lexique utilisé dans les milieux *queer* soit occidentalocentriste et, conséquemment, qu'il ne puisse pas refléter pleinement ses origines latines et autochtones.

Sur le plan de *l'exclusion sociopolitique*, quelques participant-es ont dénoncé la montée de discours transphobes et la politisation des identités trans et non-binaires, en particulier depuis la campagne électorale de Trump en 2016. Nikita estime que ces discours ont été utilisés afin de radicaliser certains groupes politiques et qu'ils ont fortement affecté la reconnaissance sociale et légale des personnes trans et non-binaires, autant aux États-Unis qu'au Canada. En dépeignant une image négative de ces populations, ces discours illustrent comment l'exclusion symbolique peut se traduire concrètement dans d'autres dimensions de la vie des jeunes adultes non-binaires.

Il en est de même pour *l'exclusion institutionnelle*. Les propos des participant-es mettent effectivement en lumière les conséquences de la méconnaissance de leurs réalités au sein des services sociaux et de santé. Faute de bien distinguer l'orientation sexuelle, l'expression de genre et l'identité de genre, des membres du personnel ont invalidé l'expérience de jeunes adultes interviewé-es, remis en question la légitimité de leurs demandes, voire refusé d'y répondre. Pour leur part, le mégenrage, la curiosité déplacée et un accent injustifié sur l'identité de genre ont contribué à générer de la dysphorie et de l'anxiété, poussant certain-es à ne pas compléter leur trajectoire de soins ou à renoncer d'en entreprendre une nouvelle.

Des personnes participantes ont aussi témoigné des effets de *l'exclusion économique*, soulignant les épreuves rencontrées pour accéder à un emploi ou le conserver. Nikita, qui se retrouve à l'intersection de la transphobie, de la xénophobie et de la grossophobie, rapporte, par exemple, avoir été confronté-e à de nombreux obstacles dans sa recherche d'emploi. Iel doutait d'ailleurs d'être en mesure de financer la suite de ses études. Cin, qui résidait dans un centre d'hébergement au moment de l'entretien, confie avoir quitté son emploi après avoir été la cible de harcèlement verbal et physique à la suite du dévoilement de son identité *genderqueer* :

« J'essayais de gérer ça par moi-même parce que les boss le savaient et ils faisaient rien. J'ai fait fuck off puis j'ai crissé mon camp. J'ai démissionné [...] parce que si je ne crissais pas mon camp, j'allais devenir mauvais à un moment donné... Entre ça et finir en dedans [en prison], tu préfères fermer ta gueule puis partir. » (Cin)

Enfin, plusieurs jeunes adultes rencontrés ont aussi évoqué d'importantes expériences *d'exclusion sociale* dans leurs liens sociaux significatifs. Ces situations ont notamment été rapportées au sein de la famille d'origine, où des parents ne comprenaient pas la non-binarité, croyaient qu'elle découlait d'un effet de mode, niaient son existence, ou allaient jusqu'à renier leur enfant. Des enjeux ont aussi été soulevés dans les relations intimes, plus spécifiquement en lien avec l'imposition implicite ou explicite de rôles de genre attribués selon le sexe assigné ou l'expression de genre. Les dynamiques amoureuses ou sexuelles associées ont représenté d'importantes sources de malaises et de dysphorie de genre, menant certain-es à mettre fin à des relations ou à éviter d'en entamer de nouvelles. May illustre bien ce constat : « J'ai l'impression d'avoir fui des possibilités de relations amoureuses avec des gars parce que j'avais vraiment peur de tomber dans un *pattern* très hétéronormé ».

En somme, les personnes participantes ont vécu de nombreuses formes d'exclusion sociale dans plusieurs dimensions de leur vie. Il ressort de l'analyse que ces expériences, en plus d'avoir marqué la construction de leur identité de genre, font également partie des éléments qui influençaient leur choix d'affirmer ou non leur identité.

Affirmer son identité via une transition ? Des décisions influencées par une multitude de facteurs

Tandis qu'un recours varié aux transitions sociales a été observé dans l'échantillon, les transitions légales et médicales étaient largement absentes du parcours des participant-es. Les récits abordant les transitions sociales, beaucoup plus abondants, font émerger deux tendances. La première, largement prédominante, consiste à faire preuve de discrétion vis-à-vis de son identité de genre. Cela pouvait se traduire par l'absence de divulgation, le silence autour du prénom et des pronoms préférés, ou encore par l'adoption d'une expression de genre qui ne reflète pas nécessairement le ressenti identitaire. Plusieurs personnes ont expliqué ces choix par la peur du jugement, du mépris ou de la rupture des liens. Sky témoigne de ces craintes, évoquant qu'il n'a pas révélé sa non-binarité à son père, redoutant d'être rejeté de la même façon qu'il l'a été après lui avoir dévoilé son OS :

« Je ne vois plus mon père, parce que quand je lui ai dit que j'étais bisexuel à 16 ans, il m'a renié [...]. Il ne sait pas non plus que je suis [prénom choisi], une personne non-binaire. Je suis comme afraid d'un autre rejet potentiel. » (Sky)

D'autres éléments souvent mentionnés au sujet des facteurs incitant à la discrétion concernent le fardeau éducatif associé à la divulgation, ainsi qu'une préférence pour ne pas définir son identité de genre (ne pas lui accorder d'étiquette particulière). Quant à elle, Jane ne trouvait pas pertinent de dévoiler à son conjoint sa non-binarité puisqu'elle n'avait pas effectué de transition médicale.

La seconde tendance observée en matière de transition sociale, nettement moins répandue, consistait à faire connaître son identité de genre. Les quelques personnes concernées partageaient un objectif commun : divulguer leur identité dans l'espoir de faciliter le parcours d'autres personnes non-binaires. Plus spécifiquement, elles aspiraient à ce que la visibilité de leur vécu augmente le nombre de représentations positives de la non-binarité, réduise le fardeau éducatif de leurs pairs ou à ce que cela simplifie leurs trajectoires institutionnelles. Dans le même esprit, Louis explique qu'il a dévoilé son identité de genre afin de militer plus aisément pour les droits des personnes non-binaires.

Par ailleurs, Louis était le seul membre de l'échantillon à avoir entrepris une transition légale et le seul à prévoir entamer une transition médicale (hormonothérapie). Alors qu'il n'a pas précisé ce qui avait motivé ces démarches, des participant-es ont toutefois expliqué pourquoi iels ne les avaient pas entreprises. Concernant les transitions légales, les facteurs mentionnés étaient la méconnaissance de cette option, la crainte de subir des discriminations et l'appréhension des coûts. Il convient néanmoins de rappeler que les entrevues ont été réalisées quelques années avant qu'il soit possible, au Québec, d'inscrire la mention de sexe X sur le certificat de naissance, la carte d'assurance maladie ou le permis de conduire (Assemblée nationale, 2022 ; Duval, 2024).

En ce qui concerne les transitions médicales, deux motifs ont été avancés pour ne pas y recourir : être suffisamment confortable avec son corps ou juger qu'on n'en connaissait pas assez sur les effets secondaires de l'hormonothérapie. May a ainsi mentionné que sa dysphorie de genre ne se situait pas au niveau physique : « Autant que je suis pleine d'empathie pour mes ami-es qui vivent de la dysphorie et tout ça, mais moi, c'est beaucoup plus dans les interactions sociales ».

Discussion

Les résultats de l'étude montrent que la construction et l'affirmation de l'identité de genre des jeunes adultes non-binaires interviewé-es sont façonnées par une diversité d'expériences, parmi lesquelles l'exclusion sociale semble occuper une place importante. L'exclusion symbolique se distingue des autres, ses effets s'étendant fréquemment à d'autres dimensions de la vie en société des personnes participantes. Par exemple, il a été soulevé que les préjugés entourant la non-binarité pouvaient autant compromettre l'accès à un emploi (dimension économique), qu'entraver le développement de relations intimes (dimension des liens sociaux significatifs). Ces constats s'inscrivent dans la lignée des travaux de Billette et Lavoie (2010), qui avancent que les processus d'exclusion tendent à s'entrecroiser, puisque la non-reconnaissance d'un groupe dans les dimensions symbolique ou identitaire tend à faciliter ou à légitimer la privation de leurs droits et ressources dans les cinq autres dimensions.

Les répercussions de cette exclusion symbolique s'observent aussi dans le manque de modèles non-binaires disponibles. Pour plusieurs jeunes adultes, cette absence a suscité des difficultés à comprendre personnellement leur propre identité de genre, mais aussi, à ce qu'elle soit difficilement comprise et reconnue par leur entourage. Ce constat met en lumière que l'exclusion sociale peut à la fois affecter la construction et l'affirmation d'une identité non-binaire.

D'ailleurs, plusieurs personnes ont exprimé que la crainte de subir de l'exclusion ou de la discrimination représentait une des raisons principales qui les dissuadait d'avoir recours aux transitions sociales. Quant aux transitions légales et médicales, les facteurs qui orientaient leur recours ont beaucoup moins été abordés dans les récits des jeunes adultes non-binaires. La littérature scientifique émergente offre néanmoins un éclairage complémentaire à ce sujet. Notons d'abord que le recours limité aux transitions légales observé dans l'échantillon concorde avec les résultats d'une enquête pancanadienne qui a relevé que les personnes non-binaires étaient plus nombreuses que les personnes trans à ne posséder aucun document légal reflétant leur identité de genre (Trans PULSE Canada, 2020). En plus des obstacles identifiés dans l'étude, Goetz et Arcomano (2023) ont relevé d'autres barrières qui peuvent en entraver l'accès, telles que des considérations interpersonnelles (ex. attendre d'avoir divulgué son identité à la majorité de son entourage avant de modifier ses documents), ou encore des contraintes logistiques et institutionnelles, comme les délais d'attente, les complications liées à la discordance des documents, ou l'épuisement découlant des multiples procédures impliquées. En ce qui concerne la mention de sexe X, les avis à son propos sont partagés. Si ce marqueur est perçu comme un progrès par certain-es (Saguy et Williams, 2023), près de la moitié des personnes non-binaires interrogées par Trans PULSE Canada (2020) ont plutôt exprimé qu'elles préféraient l'absence totale de marqueur de sexe sur leurs pièces d'identité.

Le fait qu'aucune personne de l'échantillon n'avait entrepris de transition médicale s'inscrit dans la continuité des constats d'autres recherches, qui montrent que les personnes non-binaires rapportent un niveau de satisfaction corporelle plus élevé que les personnes trans (Jones et al., 2019 ; Huisman et al., 2023). Ce facteur contribue probablement à expliquer que les premières soient moins nombreuses à planifier obtenir de tels soins (Navarro et al., 2021). Cela dit, dans l'étude de Galupo et collègues (2021), les deux tiers des personnes non-binaires interrogées ont indiqué que leur apparence idéale serait plus androgyne ou fluide. Certaines, comme celles rencontrées par Osborn (2022), renonçaient ainsi à une transition médicale, de peur de développer des caractéristiques trop « féminines » ou « masculines ». D'autres, rencontrées par Burchell (2020), ont évoqué que la fluidité de leur genre rendait difficile une intervention médicale appropriée, puisque leur dysphorie de genre pouvait concerner différentes parties de leur corps au fil du temps. À ces hésitations peuvent s'ajouter des obstacles structurels, tel que des professionnel·les de la santé qui ne sont pas à l'aise avec les besoins de santé des personnes non-binaires (Navarro et al., 2021), qui les pathologisent, ne les prennent pas au sérieux (Cosgrove et al., 2021), ou les contraignent à une trajectoire de soins visant à reproduire les normes dominantes de la féminité ou de

la masculinité (Burchell, 2020).

Au-delà des éléments propres à chaque type de transition, il est possible de croire que certains facteurs pourraient exercer une influence transversale sur le faible recours des jeunes adultes non-binaires interviewé-es aux transitions sociales, légales et médicales. L'un d'eux est la découverte relativement récente de leur non-binarité, qui, souvent, est survenue plusieurs années après celle de leur OS. Cette séquence peut avoir un effet dissuasif, comme le suggère Dumortier (2023, p. 50) : « la manière dont s'est déroulé un premier *coming-out* concernant la sexualité peut fortement influencer la volonté de faire, ou non, un *coming-out* non-binaire ». Ainsi, les jeunes adultes non-binaires ayant déjà été exposé-es à l'exclusion en lien avec à leur OS peuvent redouter des réactions similaires, voire exacerbées, face à l'affirmation de leur identité de genre – freinant ainsi leur volonté de s'engager dans des démarches de transition.

Conclusion

Cette étude met en évidence la multiplicité des facteurs – personnels, sociaux et structurels – qui influencent la construction et l'affirmation de l'identité de genre des jeunes adultes non-binaires. À la lumière des défis identifiés, il apparaît essentiel de repenser les pratiques et les environnements pour mieux reconnaître et soutenir cette population.

Remerciements

Le Partenariat de recherche Savoirs sur l'inclusion et l'exclusion des personnes LGBTQ (SAVIE-LGBTQ) tient à remercier toutes les personnes qui ont participé à la recherche et qui ont confié leurs expériences. Maxime Plante tient également à remercier les organisations suivantes pour leur soutien financier dans la réalisation de son mémoire.



Pôle d'expertise et de recherche
EN SANTÉ ET BIEN-ÊTRE
DES HOMMES



Pour plus d'informations sur le projet

Savoirs sur l'inclusion et l'exclusion des personnes LGBTQ (SAVIE-LGBTQ) de la Chaire de recherche sur la diversité sexuelle et la pluralité des genres de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) :

savie-lgbtq.uqam.ca

La recherche SAVIE-LGBTQ a été rendue possible grâce au financement du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et aux contributions des partenaires et organismes associés au projet SAVIE-LGBTQ.

Références

- Burchell, D. (2020). *Social Transition, Coming-out, and Challenging Transnormativity : Non-binary Experiences in Healthcare* [mémoire de maîtrise, Wilfrid Laurier University]. <https://scholars.wlu.ca/etd/2322/>
- Cosgrove, D., Bozlak, C. et Reid, P. (2021). Service Barriers for Gender Nonbinary Young Adults: Using Photovoice to Understand Support and Stigma. *Affilia*, 36(2), 220-239.
- Dumortier, A. (2023). *Être non-binaire : Analyse psycho-sociale de la construction identitaire des jeunes adultes trans* non-binaires en Belgique francophone* [mémoire de maîtrise, Université libre de Bruxelles]. https://www.genrespluriels.be/IMG/pdf/du_mortier_angele_mem_s1_2023.pdf
- Duval, A. (2024, 4 mars). Québec fait volte-face et autorise le marqueur de sexe X sur les pièces d'identité. *Radio-Canada*. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2053527/marqueur-de-sexe-x-gouvernement-legault-fait-volte-face-autorise-carte-assurance-maladie-permis-conduire-trans-non-binaires#:~:text=Depuis%202022%2C%20les%20personnes%20trans.plut%C3%B4t%20que%20M%20ou%20F.>
- Galupo, M. P., Pulice-Farrow, L. et Pehl, E. (2021). "There Is Nothing to Do About It": Nonbinary Individuals' Experience of Gender Dysphoria. *Transgender Health*, 6(2), 101-110.
- Goetz, T. G. et Arcomano, A. C. (2023). "X" Marks the Transgressive Gender: A Qualitative Exploration of Legal Gender-Affirmation. *Journal of Gay & Lesbian Mental Health*, 27(3), 304-318.
- Huisman, B., Verveen, A., de Graaf, N. M., Steensma, T. D. et Kreukels, B. P. C. (2023). Body Image and Treatment Desires at Clinical Entry in Non-Binary and Genderqueer Adults. *International Journal of Transgender Health*, 24(2), 234-246.
- Jones, B. A., Pierre Bouman, W., Haycraft, E. et Arcelus, J. (2019). Gender Congruence and Body Satisfaction in Nonbinary Transgender People: A Case Control Study. *International Journal of Transgenderism*, 20(2-3), 263-274.
- Navarro, J., Lachowsky, N., Hammond, R., Burchell, D., Arps, F.S.E., Davis, C., Brasseur, J., Islam, S., Fosbrook, B., Jacobsen, K., Walker, M., Lopez, C., Scheim, A., Bauer, G., au nom de l'équipe Trans PULSE Canada. (2021). *Santé et bien-être chez les personnes non-binaires : soutien social et obstacles aux soins de santé*. <https://transpulsecanada.ca/fr/results/rapport-sante-et-bien-etre-chez-les-personnes-non-binaires/>
- Osborn, M. (2022). "Nobody Ever Correctly Recognizes Me": Nonbinary Presentation, Visibility, and Safety Across Contexts. Dans M. T. Segal et V. Demos (dir.), *Gender Visibility and Erasure* (vol. 33, p. 51-69). Emerald Publishing Limited.
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2021). L'analyse thématique. Dans P. Paillé et A. Mucchielli (dir.), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (p. 269-357). Armand Colin.
- Reisner, S. L. et Hughto, J. M. W. (2019). Comparing the Health of Non-Binary and Binary Transgender Adults in a Statewide Non-Probability Sample. *PLoS One*, 14(8).
- Saguy, A. C. et Williams, J. A. (2023). Too "Full of Gender" How Activists Conceptualize the Promises and Pitfalls of Gender-Neutral Identity Documents. *Social Problems*, 71(4), 1247-1261.
- Statistique Canada. (2022). *Le Canada est le premier pays à produire des données sur les personnes transgenres et les personnes non-binaires à l'aide du recensement*. <https://www150.statcan.gc.ca/n1/daily-quotidien/220427/dq220427b-fra.htm>

- Statistique Canada. (2024). *Diversité de genre*.
<https://statistique.quebec.ca/vitrine/15-29-ans/theme/demographie/diversite-genre>
- Tatum, A. K., Catalpa, J., Bradford, N. J., Kovic, A. et Berg, D. R. (2020). Examining Identity Development and Transition Differences Among Binary Transgender and Genderqueer Nonbinary (GQNB) Individuals. *Psychology of Sexual Orientation and Gender Diversity*, 7(4), 379-385.
- Trans PULSE Canada. (2020). *Non-Binary People and Identity Documents: A Report Prepared for the Saskatchewan Human Rights Commission*.
<https://transpulsecanada.ca/results/responsive-report-non-binary-people-and-identity-documents/>